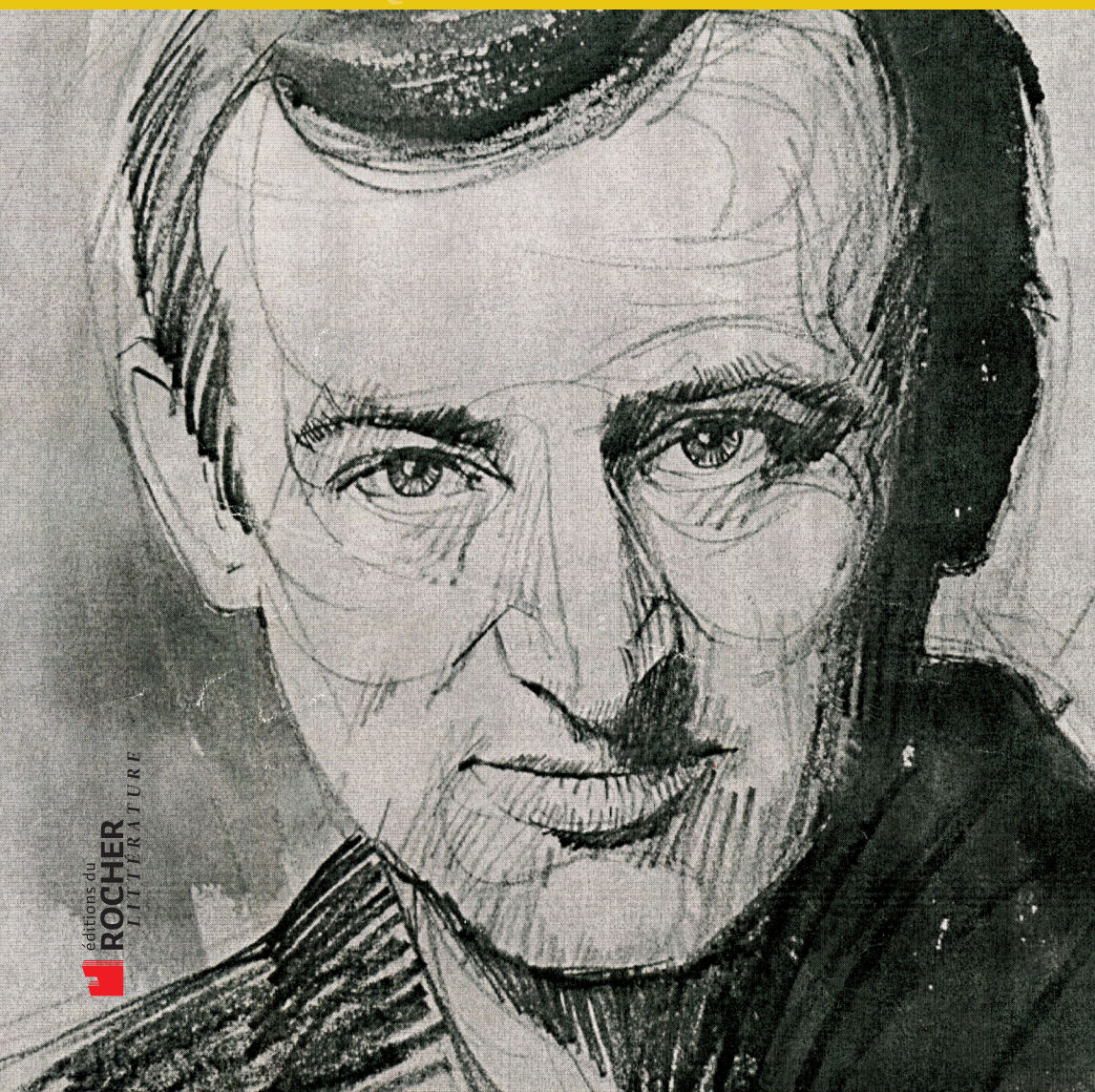


Yann Queffélec La Traversée
lec La Traversée du Petit Poucet
Yann Queffélec La Trave
effélec La Traversée du Petit Pouc
La Traversée du Petit Poucet
Yann Queffélec La Traversée



LA TRAVERSÉE DU PETIT POUCKET

Du même auteur

ROMANS

Le Charme noir, Gallimard, 1983
Les Noces barbares, Gallimard, 1985, prix Goncourt
La Femme sous l'horizon, Julliard, 1988
Le Maître des chimères, Julliard, 1990
Prends garde au loup, Julliard, 1992
Disparue dans la nuit, Grasset, 1994
Noir Animal, Bartillat, 1995
La Force d'aimer, Grasset, 1996
Happy Birthday Sarah, Grasset, 1998
Mineure, Blanche, 1999
Osmose, Laffont, 2000
Boris après l'amour, Fayard, 2002
Vert cruel, Bartillat, 2003
Moi et toi, Fayard, 2004
Les Affamés, Fayard, 2004
Ma première femme, Fayard, 2005
La Dégustation, Fayard, 2005
L'Amante, Fayard, 2006
L'amour est fou, Fayard, 2006
Le plus heureux des hommes, Fayard, 2007
La Puissance des corps, Fayard, 2009
Adieu Bugaled Breizh, Le Rocher, 2009
Le Piano de ma mère, L'Archipel, 2009
Les Oubliés du Vent, Le Rocher, 2010
Cadavres exquis, Play Bac, 2011

DOCUMENTS

Béla Bartók, biographie, Mazarine, 1981 ;
édition revue et corrigée, Stock, 1993
Le Poisson qui renifle, livre pour enfants, Nathan, 1994
Le Pingouin mégalomane, livre pour enfants, Nathan, 1994
Le Soleil se lève à l'ouest, beau livre, photographies de Jean-Marc Durou, Laffont, 1994
Horizons, beau livre, photographies de Philip Plisson, Le Chêne, 1996
Toi, l'horizon, beau livre, Cercle d'art, 1999
Idoles, beau livre, peintures de Jeanne Champion, Cercle d'art, 2002
La Mer, beau livre, photographies de Philip Plisson, La Martinière, 2002
Tendre est la mer, La Martinière, 2006
Passions criminelles, avec Mireille Dumas, Fayard, 2008
Tabarly, L'Archipel, 2008

YANN QUEFFÉLEC

La Traversée du Petit Poucet

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2013.

ISBN : 978-2-268-07473-3

ISBN pdf : 978-2-268-08354-4

À Jean Daniel

Un mot nous sauve, un mot nous tue.
(Mona Ozouf)

Entre je et moi

Moi : La critique littéraire, tu y viens comment ?

Je : Les grands mots, tout de suite !... Je suis jeune, paumé, passionné, acculé à gagner ma vie.

M : Classique...

J : À huit ans, je conduisais les ânes du parc Montsouris, j'étais passeur à la godille entre l'Aber-Ildut et Toul ar Bara, les bonnes âmes me refilaient une pièce... Plus tard j'ai galéré dans les petits boulots... Photocopieur, vendeur de santons pour des aigrefins andorrans, courtier en encyclopédies pour des aigrefins belges établis à Vaduz... Skipper de voilier, professeur de tennis, comédien, animateur dans les centres publics de gérontologie, à vingt-cinq ans j'ai déjà bien roulé ma bosse.

M : C'est chez les théâtres que tu as connu Pierre Grandry ?

J : Un comédien fantastique, le meilleur des hommes... Nous avons écrit ensemble une comédie, SAVEZ-VOUS PLANTER DES CLOWNS... On jouait dans les écoles, les usines menacées de plans sociaux, les maisons de jeunes et de moins jeunes, les mairies en fonds. En 1974 – j'avais vingt-quatre ans –, j'étais aide-chimiste à Vitry pour une société qui fabriquait le cyclopentaphène brut, l'embrocation fétiche du footballeur à ressusciter en plein match.

M : Chimiste, toi ? Je veux dire : nous ?

J : Chimiste à gros bras... Ce n'est pas le poids du Steinway qui fait du déménageur un Pascal Amoyel. Je mettais les produits nauséabonds à chauffer sur des brûleurs posés à même la terre battue... On travaillait dans un hangar particulièrement inflammable et les pompiers nous avaient à l'œil. On distillait je ne sais quoi dans des ballons de verre à goulot munis d'un touilleur électrique genre batteur à œuf. À œuf pourri... Le petit des frères Katlama surveillait à la loupe la distillation, le grand surveillait les porteurs de ballons. Il y avait Lucien Dutertre, Maurice Adjary, Macek, moi... Les émanations du dichloroéthane nous retournaient l'estomac, on sortait vomir sur le terrain vague plusieurs fois par jour. Le long des murs se trouvaient des extincteurs et des carafes de lait où nageaient les cafards. Le feu, la nausée. Le soir, j'allais donner des cours de tennis dans les salles couvertes à des bourgeoises désœuvrées. Elles tordaient le nez car l'odeur chimique défiait la douche et les eaux de toilette. Au dîner je me nourrissais d'ours en guimauve, pitance bon marché. Et la nuit j'écrivais, je lisais.

M : Courtes nuits !

J : À cette époque, je construisais un voilier avec mon frère Tanguy. On voulait vivre autour du monde, la seule issue pour des paumés comme nous. La perte de notre mère, en 69, nous avait rendus un peu fous, je crois. Deux naufragés du deuil, ça se voyait plus ou moins. Nous avions l'impression de savoir nager mieux que les autres, Tanguy et moi, d'être les seuls à savoir nager. Il nous semblait que tout individu raisonnable, à notre exemple, aurait dû lâcher famille, boulot, pays, sans perdre une minute, et se consacrer à la mer. J'ai pris mes distances avec François Hecker, un ami d'enfance, après qu'il eut refusé d'abandonner ses études de vétérinaire pour me suivre sur l'eau. En mer, je voulais écrire des romans.

M : Quel genre ?

J : Qu'est-ce que j'en savais?... Pas des "nouveaux", surtout pas. J'aimais les histoires, les histoires de la vie, les romans russes, américains, scandinaves. Je ne me lassais pas d'écouter les autres. À vingt-quatre ans, j'étais l'auteur de trois courtes fictions et d'un fatras griffonné où l'on trouvait à boire et à manger, du théâtre et de la

poésie, des nouvelles, des kilomètres de nouvelles, des bribes de romans. Tout cela jamais envoyé aux éditeurs, ouf ! Ma mère m'avait enseigné un art poétique imparable, hérité de Verlaine, mais pas seulement. La règle des cinq sens. Il en est un sixième prôné par Gogol : le sens de l'absurde, avec les mots en guise d'antidote. Ma mère me lisait la première page d'*Un homme d'Ouessant*, roman d'Henri Queffélec, mon père, où le héros revient dans son île natale. « L'île où tu es né, c'est là que tu dois vivre... » Respire, vois, touche, écoute, etc... Le charme vital des lieux, sitôt posé le pied sur Ouessant, unifie chez lui toutes les sensations, de la mémoire aux orteils... Muni d'un pareil talisman, quoi qu'en pense Mallarmé, je me sentais prêt, d'un coup de dés, à bourlinguer ma vie entière sur la blancheur des pages.

M : Il faut une certaine expérience de la vie pour se vouloir romancier, non ?

J : Perdre sa mère, une mère comme la mienne, le lait de la tendresse humaine, me semblait une expérience totale, la plus riche et la plus douloureuse que l'on puisse endurer. Je n'ai pas changé d'avis sur ce point. Je veux bien croire à la disparition physique des êtres chers, à leur absence non. Je mentirais en disant que ma mère n'est plus là. À l'instar d'Henri, elle avait le goût parfait en littérature, en musique, en art, un goût primitif et subtil, formé à l'Université et à l'École normale. Dans les années soixante, elle s'intéressait beaucoup au Nouveau Roman. Elle ne voulait pas se laisser ringardiser dans un passéisme bourgeois, indifférent à l'air du temps, ni céder au snobisme des bas-bleus pâmes devant l'art dernier cri quel qu'il soit.

M : J'ai connu la même expérience que toi, mais elle ne dispense pas de vivre, et le romancier qui n'a pas vécu n'a rien à dire.

J : Vision des choses discutable... Maman était une admiratrice infatigable de Proust, lequel a passé sa vie à ne pas vivre grand-chose et à ruminer ce "pas grand-chose" indéfiniment.

M : Marcel le Grand était malade, comme Joë Bousquet, Montaigne, Fritz Zorn, Gogol, et tant d'autres écrivains. Les maux corporels sont des aventures intérieures et des tours du monde aussi vastes que les sillages du voilier qui franchit les trois caps mythiques,

Horn, Bonne Espérance, Leeuwin. Les avons-nous seulement franchis ?

J : J'ai doublé des dizaines de caps, mais pas ceux-là.

M : Et tu en as le cœur gros, je sais... Pourquoi cette odyssée interrompue ?

J : Je possédais : nous possédions un ketch de toute beauté, Tanguy et moi, l'AELEUTHERIA. Trop beau pour être vrai. Un navire d'acier. Il aurait dû trôner sur un plateau tournant dans une vitrine éclairée, non pas se risquer en mer. Le lest de plomb, six tonnes, avait été coulé dans le sabot de quille en dépit du bon sens. Il manquait une dizaine de couples à l'avant et presque autant sous le cockpit. Si l'on ajoutait les couples, on alourdisait la carène qui n'en avait aucun besoin. Si on laissait dans l'état, l'expert Jacob refusait l'homologation du bateau. Tous ces travaux dépassaient nos moyens financiers. AELEUTHERIA portait beau sur les flots immobiles du bassin des yachts, à Lorient. Il se dandinait avec une grâce de clipper. Les badauds s'arrêtaient pour le filmer, croyant voir un loup des mers. Au large, il se comportait comme un bateau ivre, et parfois ivre mort.

M : Mais encore ?

J : Un voilier imprévisible... Il supportait la houle, détestait les mers creuses, ignorait carrément les clapots croisés.

M : Il enfournait.

J : Il pouvait s'enfoncer dans la mer sur une bonne dizaine de mètres avant de songer à sortir l'étrave de l'eau.

M : Un cercueil flottant.

J : J'avais un amour fou pour ce voilier. Je lui ressemblais, à l'époque : tel capitaine, tel bateau. En mai 1977, on tombe en panne de moteur au milieu du golfe de Gascogne, à une centaine de nautiques de l'Espagne. À ce moment-là, vacciné contre aucune maladie tropicale, je m'imagine en route pour Sao Tomé, l'archipel africain au sud du golfe de Guinée. J'ai pour équipier Claudius I^{er}, l'illustre inconnu cévenol, un éternel frère d'amitié.

M : Et tu vas réparer à Belle-Îsle-en-Mer.

J : C'est le vent qui décide, pas moi. J'oublie le *homing* sur Estaca de Barrés pour le *homing* sur Goulphar, soit Belle-Île-en-Mer.

M : Le *homing*, c'est bien la navigation au gonio, quand le bateau aligne son cap sur la position du phare émetteur du signal ?

M : Et ce *homing* sur Goulphar – métaphoriquement parlant – deviendra du *homing* sur le prix Goncourt.

J : On n'y est pas... Quand j'arrive à Belle-Îsle, de nuit, le temps s'est détérioré. Je fais une entrée sous voile en catastrophe au port de Le Palais qui ne s'en est jamais remis. Je ne veux pas savoir combien de peintures j'ai éraflées, de chandeliers j'ai tordus avec mon ketch d'airain, avant de réussir l'amarrage sous les murailles de la citadelle Vauban.

M : Et alors ?

J : Minute, Papillon !... Il y a quelques étapes à ne pas brûler. Amarré entre deux bateaux, je grimpe sur le môle Bourdelle pour doubler l'amarre arrière. Il tombe une pluie battante et l'on tient à peine debout tellement ça souffle. Je suis à genoux en train de passer l'amarre dans l'anneau quand on me tape sur l'épaule. Je me retourne et je croise le regard du destin, ce dont j'ai conscience aujourd'hui. Au début, c'est juste une silhouette à la clarté d'un réverbère secoué par le vent. Puis quelqu'un se penche sur moi, attend plusieurs secondes et dit, comme si nous avions rendez-vous pour donner leur chance à ces mots : Toi, chéri, tu as une gueule d'écrivain...

M : Il paraît que cette histoire est fausse.

J : On ne peut plus exacte. Mon ami Claudius a pu témoigner maintes fois que ma première rencontre avec Françoise Verny, alors directrice littéraire chez Grasset, découvreuse de BHL, avait eu lieu le 5 mai 1977 à Belle-Îsle-en-Mer, sur ce môle Bourdelle, un soir de coup de vent. Il pleuvait, il fallait s'accrocher à la rampe, les paquets de mer frappaient la digue, nous étions trempés tous les trois. Je n'aurais jamais supposé que l'on puisse rencontrer un éditeur de cette manière-là, par un hasard aussi mallarméen.

M : Et elle t'a dit : tu seras critique littéraire, mon fils ?

J : Et elle m'a dit : je vous invite à dîner demain soir, ton copain et toi, au Castel Clara, mon hôtel sur la côte sauvage. Je donne une grande fête en l'honneur de Gérard, le maître d'hôtel, et j'ai chassé

tous les clients. Ils iront manger des crêpes ailleurs. Je vous attends au bar à sept heures et demie.

M : Qu'est-ce qu'il avait de particulier, ce maître d'hôtel ?

J : Il était aux petits soins de Françoise. Elle détestait la nouvelle cuisine, alors très en vogue, la bonne chère à la vapeur, en portion lilliputienne. Françoise mangeait gras et copieux. Elle aimait trop manger, trop boire, trop fumer, et rire à n'en pouvoir mais. Françoise était « trop », d'où cette amitié qui n'a pas tardé à nous lier. La connaissant bien, Gérard lui servait systématiquement des poissons en sauce et du camembert en hors-d'œuvre, avec d'énormes patates belliloses à l'eau accompagnées d'une motte de beurre salé. Quand ses chères pommes de terre n'arrivaient pas assez vite sur la table, ou qu'une jeune serveuse à l'essai lui servait par erreur de jeunes poireaux effilés, des navets en dés translucides ou de mini-carottes à la vapeur, Françoise pouvait frapper la table avec le manche de sa fourchette et s'égosiller à travers le restaurant : je veux des patates ! des patates ! des patates ! Elle était connue à Paris pour ce cri de ralliement : des patates ! Et ses auteurs, qui l'aimaient tendrement, avaient à cœur de l'imiter du mieux qu'ils pouvaient lorsque, s'apercevant de loin, chez Gallimard ou Grasset, ils lançaient du fond du couloir : DES PATATES !

M : À dix heures du soir, nous faisons irruption au Castel. Françoise Verny avait privatisé le restaurant. Elle recevait en l'honneur de Gérard le personnel de la maison, les serveuses, les femmes de chambre, le barman.

J : Il y avait aussi Jean-Pierre, son fils, un homme d'une trentaine d'années, courtois et passionné.

M : Au premier dîner, pommes de terre à gogo.

J : Patates, beurre, champagne rosé, langoustes rosées, whisky à gogo... À l'aube, on était toujours à table, Françoise Verny, Claudius et moi. On s'est quittés sur la promesse de ma part qu'elle aurait sous huitaine le manuscrit de mon premier roman.

M : Et ?

J : Et elle l'a eu deux ans plus tard.

M : Entre-temps ?